

Victor-Lévy Beaulieu : à lui-même tout un collectif d'auteurs

Gérald Gaudet

Numéro 173, 2014

L'auteur et ses doubles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72933ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gaudet, G. (2014). Victor-Lévy Beaulieu : à lui-même tout un collectif d'auteurs. *Québec français*, (173), 38–40.

Victor-Lévy Beaulieu : à lui-même tout un collectif d'auteurs

GÉRALD GAUDET *

« C'est dans l'éparpillement de mes dédoublements que
je m'apaise et me trouve dans ma substance. »

VLB

Victor-Lévy Beaulieu a déjà eu quatorze ans lui aussi. Comme Melville, Kerouac, Joyce, Ferron. Comme nous tous en fait. Et comme Victor Hugo qui, dans son cahier d'écolier, aurait écrit : « Je serai Châteaubriand ou rien. » À cet âge, confie l'auteur de *Monsieur Melville*, ses ambitions étaient plus modestes. C'est qu'il était « Canadien français », se répétera-t-il, et qu'il portait avec lui une histoire familiale détraquée, fortement marquée par la misère sociale, culturelle et intellectuelle, rendant le rêve, et toute la grandeur qu'il y a en lui, quasi hors de portée. Ce constat éprouvant, il ne cessera de le mettre en scène autant dans son œuvre romanesque que dans les différentes réflexions qu'il a pu livrer au cours des années sur la littérature comme « l'éternel refrain toujours à recommencer ». « Nous n'avions pas d'argent, écrivait-il notamment dans *Pour saluer Victor Hugo*, j'allais devoir abandonner mes études bientôt, traîner ma viande dans une banque pouilleuse du carré Saint-Louis, entre trois ou quatre maniaques qui se payaient gentiment ma gueule parce que je griffonnais de misérables poèmes au verso des bordereaux de tête et que je me demandais naïvement qui j'étais. Aujourd'hui, j'ai lu Kerouac, et cette phrase surtout, si totalement désespérante, si réelle quand je pense à ce que nous étions, perdus dans la grande ville, incapables d'oublier le passé, la terre abandonnée, les souvenirs de misère, de maladie et de longs hivers : *Je suis stupide aussi, et même crétin, peut-être seulement Canadien français, qui sait*. Puis j'allais être transporté d'urgence à l'hôpital où, rongé par les microbes de la polio, je penserais bien mourir. Mais...¹ »

DE LA BLESSURE ORIGINELLE AU RÊVE DE GRANDEUR

Il y a dans ces quelques notes des éléments fondamentaux qui nous permettent de saisir au plus près de l'expérience ce qui ne cessera de hanter et de menacer le projet d'écriture beaulieusien. Le romancier parle d'une blessure très ancienne qui dit une rupture, imposée et extrêmement violente, subie comme une agression, par rapport à l'enfance, la terre d'origine, l'élan de vivre. Les forces d'humiliation, fortement culpabilisantes, sont à l'œuvre ici, mais aussi là-bas, ce qu'il a dû quitter, voire abandonner, représenté sous la forme de l'errance, un éternel déplacement, revenant obséder la conscience de l'écrivain en train de produire une œuvre. La fracture, qui condamne à l'errance, n'est pas que personnelle, elle est

celle du Québécois qui a du mal, comme dirait Miron, à arriver à ce qui commence. Elle est, plus fondamentalement encore, celle de l'homme occidental qui, comme Don Quichotte, ne réussit que difficilement à habiter le monde et le langage. Lui, le déraciné, n'aura comme patrie que le langage.

Et pourtant, c'est au travers d'un tel empêchement, par-delà la misère, le découragement à vivre, la petitesse d'être que Victor-Lévy Beaulieu imaginera précisément l'écriture comme « un pont entre l'enfance [à jamais perdue] » et cette « nouvelle vie » promise par l'habitation du langage. C'est Victor Hugo, auquel il empruntera le prénom, l'ajoutant à celui qu'on lui a donné à la naissance, qui lui ouvrira tous les possibles. C'est lui qui lui fera rêver la démesure, dans l'écriture même, devenue « un fleuve charriant les plus grandes promesses de vie ».

Il lui fallait être et il n'était pas question qu'il le soit à moitié. Aussi, il devait, selon son propre désir, « s'appuyer sur quelque chose de solide et de vaste ». « Il fallait, confie Victor-Lévy Beaulieu, pour que je me commence, qu'il y ait une ambition d'être et d'être beaucoup. » Et c'est là qu'il précise le sens de sa rencontre avec l'œuvre et la langue de l'auteur de *Notre-Dame-de-Paris* qu'il vit comme un véritable déclencheur. « Ce qui m'a tout de suite ébloui chez Hugo, écrit-il, c'est cet éclatement de la parole, c'est cette œuvre colossale, ces milliers de phrases qui, une fois lues, m'incitèrent à écrire car, pour la première fois de ma vie, je me rendais compte qu'avec la laideur, la pauvreté, le blasphème et l'ignorance, il était possible de faire de la beauté. » Faire naître « les fleurs du mal », dirait Baudelaire, se mettre au monde à même une écriture vécue comme spirale fiévreuse pour atteindre rien de moins que « ma vérité », écrit VLB, « cette vérité qui est mouvante comme ma vie, et qui fuit vers le silence, le silence de l'achevé, le silence froid de la mort ».

C'est à partir de cette expérience que Victor-Lévy Beaulieu se démultipliera, cherchera à établir le mythe de lui-même qu'il a toujours « poursuivi » en Hugo – et en Melville, Joyce, Ferron, Tolstoï, Nietzsche, Kerouac... : « Il fallait être démesuré, éclater par tous les possibles, vivre toutes les errances et toutes les folies et tous les bonheurs. Et ne baisser les yeux devant rien, et dire toujours, et dire de plus en plus pour défoncer cette porte étroite derrière laquelle brille le mot retrouvé, le mot vivant, le mot Dieu. »

Le mot est dit. L'homme partage avec les écrivains qu'il aime d'instinct, ceux qu'il appelle affectueusement « les écrivains de mes admirations », un goût de la démesure. « Il faudrait pouvoir tout dire », se livrer à toutes les outrances, explorer toutes les possibilités du langage, faisant de son écriture « une écriture de la fureur », cherchant ainsi à aller au bout de l'enragement pour qu'il ne soit plus possible de s'enrager. Les écrivains qu'il aime d'instinct seront alors d'autres lui-même, des compagnons dans la monstruosité. Avec eux, il ne cessera de dialoguer. Ce sera plus qu'une nécessité, ils le hantent, habiteront son langage, lui lanceront des défis, le feront sortir de lui-même, l'aideront à nommer les différents niveaux d'être qui le constituent comme homme, comme écrivain et comme Québécois. Il voudra se comparer, être à la hauteur, créer des liens avec ces êtres plus grands que nature, se reconnaître en une part d'eux-mêmes, rejoindre en fait leur grandeur. Comment alors ne pas reconnaître Miron, Giguère, Ducharme et DesRochers dans cette évocation du père qui vient de disparaître et qui en même temps a fait disparaître son monde ? « Ainsi donc, mon père aimé en allé à jamais et sous la terre, noire et friable, que repose son long corps osseux. Battures étroites de grève, toutes en crans de tuf, ainsi ressemblait-il à son pays, ce père d'exil. Acérante fut son agonie comme un poème de Gaston Miron, mais sans plus de marches pour monter à l'amour ni renifler du haut de Tobune les plaisirs printaniers quand, sur la rivière Trois-Pistoles, calaient les glaces et, sur le fleuve, descendaient, givrés jaunâtre, les icebergs de l'hiver de force.² »

Ce père, il est plus qu'un père. Par la force des associations, ou plutôt des analogies, qui émaillent constamment son écriture et en dessinent si fortement la tessiture, Victor-Lévy Beaulieu donne à ce père les dimensions du pays et même de la poésie. C'est que, il y reviendra de diverses façons au cours des années, il constitue à lui seul un collectif d'auteurs. Il n'y aurait pas d'espace littéraire au Québec et il se donnerait la tâche immense de le créer et de le rendre habitable. Pour cela, il se dit « prêt à toutes les extravagances, même celles de [sa] vie, pour faire venir l'œuvre et la totalité de ses images³ ».

Peu importe que ses personnages s'appellent Jos Connaissant, Malcomm Hudd, Satan Belhumeur, Job J. Jobin, Steven le Hérault, Xavier Galarneau ou Philippe Couture..., peu importe que les écrivains aimés qu'il rencontre dans son parcours de créateur se nomment Jack Kerouac, Herman Melville, Léon Tolstoï ou James Joyce, ils sont des visages de l'auteur, ses prolongements, ce qu'il y a dans l'homme avant lui et au-devant de lui. Ils sont des doubles de ce romancier fictif nommé Abel Beauchemin.

Ils portent à la fois la blessure et le rêve de beauté et de grandeur qu'il y a au bout de toute la pulsion d'écrire dans ce qu'elle a de démesuré.

DANS LA CONSCIENCE DE L'ÉCRIVAIN PENSANT LE LIVRE À VENIR

Des titres comme *Don Quichotte de la démanche* ou *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel* sont à eux seuls porteurs de sens. Le romancier, dans l'un des ouvrages, sans vraiment l'interpeller tout au long de son récit, sans même le nommer en cours de route, demande à Abel, dans le titre, d'aller au bout de sa noire vérité. À l'intérieur du texte, l'écrivain parle au « je », rappelant des anecdotes qu'il a déjà racontées ailleurs – l'identification du narrateur et de VLB se laisse penser. Dans

l'autre ouvrage, le romancier parle au « il » et décrit l'existence et l'esprit qui anime Abel. Le propos est toutefois le même : Victor-Lévy Beaulieu, dans ces œuvres dites de fiction, nous laisse entrer dans sa conscience d'écrivain pensant un livre en particulier, y décrivant ses ambitions de romancier, sa conception de la littérature, ses points de vue sur l'écriture. Et il montre comment le quotidien et les multiples vies de l'auteur viennent contrarier les ambitions d'être et les projets d'écriture qui lui sont reliés. Par exemple, il a beau avoir en tête le Melville et être happé par tout ce qui en lui veut se dire et s'écrire, ses fonctions de père, d'éditeur, de conjoint... et les nombreux livres en attente font pression sur lui et se bousculent dans sa conscience d'écrivain. C'est ainsi que le livre à écrire sera bloqué dans ses grosseurs, que le projet se décomposera, déraillera, car d'autres mots viendront, il sera conduit ailleurs, détourné de son cours.

L'écrivain, dans l'esprit de Victor-Lévy Beaulieu, est un paratonnerre, qui a conscience de tout ce qui meurt en lui et hors de lui, qui a conscience plus particulièrement de sa propre mort. Et l'expérience est sensorielle. *Don Quichotte de la démanche* s'ouvre sur ces mots : « Et puis, il comprit qu'il allait mourir. Cette pensée lui vint au beau milieu d'une phrase, alors qu'il cherchait ses mots et n'était pas satisfait de ceux qu'il trouvait. [...] Pourtant, les mots n'arrêtaient plus de se bousculer en lui ; ils venaient de partout, de la plante de ses pieds, du bout de ses ongles, du lobe de ses oreilles et des poils de son pubis. (C'était comme si son corps brusquement n'avait été qu'une antenne multiple captant tous les sons zigzaguant dans l'espace.)⁴ »

Si Abel, dans un certain affolement, a conscience qu'il allait mourir, c'est que ses personnages l'appellent, lui tendent la main et l'invitent à se rendre avec eux du côté de la nuit. En fait, ils le poussent à devenir lui-même un personnage. Et c'est là que l'expérience devient vertigineuse. Non seulement tout se bouscule en lui, mais, en devenant un autre ou plusieurs autres, en s'étrangeant de lui-même pour mieux y revenir, il se sent dépossédé de tout, complètement vulnérable, à bout de force, décomposé, incapable de maîtriser quoi que ce soit. « C'est lorsqu'il voulut faire un pas que tout se défit en lui, créant une énorme noirceur au centre de laquelle il se laissa glisser, presque avec apaisement. Il venait de mourir. Belhumeur et Hudd lui tendaient les mains, il les prit et les secoua avec énergie. "Toi aussi, il te fallait devenir personnage", dit Malcomm en fermant le soupirail. "Tu viens de te lier à nous, pieds et poings livrés", dit Belhumeur. Les prodigieux amis jaillirent dans la ténèbre et Abel comprit que l'histoire, il y avait déjà longtemps qu'elle était commencée.⁵ »

Écrire devient une possession. « C'était cela, la vérité : on était enchaîné et ce qui n'avait pu qu'être un jeu s'était vertigineusement transformé en un enjeu qui ne pouvait que vous conduire tout droit à la mort, vos personnages continuant à riboter en vous, même une fois assassinés d'un trait de plume. Il n'y avait pas de solution à l'écriture sinon celle de continuer et de continuer à noircir des pages, question de noyer le poisson en soi.⁶ »

Continuer, pour Victor-Lévy Beaulieu, cela veut dire être habité par ça qui veut s'écrire, ne pas pouvoir s'arrêter. C'est « une fièvre », « une fureur », « sa tête se remplissant d'idées délirantes, exactement comme si elle avait été une éponge buvant toute la folie du langage qu'il pouvait y avoir dans le monde. [...] Il était devenu écrivain pour se délivrer de tout le mal qu'il y avait en lui et il avait cru qu'après trois ou quatre romans, il serait débarrassé de son angeosse. [...] Cela

n'avait pu arriver. Écrire, ce n'était que rouvrir une blessure, celle qu'il s'était faite jadis quand on habitait Saint-Jean-de-Dieu.⁷ »

Écrire, ce ne peut être un choix. « Agir n'est pas un choix mais une fureur. Et la suprême exigence du désir, sans autre espoir que le désir, sans autre désespoir que le désir. » Et les personnages, tous des facettes de ce qu'il y a de fondamental chez l'auteur, sont des représentations de l'urgence d'être dans toutes les parts de son être, « joyeuse folie à rendre encore plus folle pour qu'éclatent toutes les limites et que s'y défoncent toutes les réalités.⁸ »

UNE LECTURE-FICTION

Qu'il développe un personnage comme Philippe Couture ou tente d'approcher un parcours d'écrivain comme celui de Joyce ou de Melville, Victor-Lévy Beaulieu ne fait pas que raconter une histoire, établissant un dialogue plus ou moins conflictuel et admiratif entre soi et les autres en soi, il s'interroge sur sa condition d'écrivain dans un état « équivoque » comme le Québec. Et le personnage qu'il tente de nommer et de rejoindre, à l'image de ce pays, à l'image du romancier, sera « sans-bon-sens », incertain, inachevé, toujours en mouvement. Et condamné au jeu de miroir. Et pressé de réinventer le projet totalisant, de le rêver encore et toujours la blessure et l'au-delà de la blessure. « Toute lecture est désir, écrit Victor-Lévy Beaulieu, rêverie du désir et, dans son mieux, transgression du désir. Cette envie de pleurer qui me vient parfois quand je lis, et

ça peut être n'importe quoi, au hasard de n'importe quelle page, parce que le désir est en soi, se nourrit et se détruit de lui-même, de sorte que ce ne sont pas les mots des autres qui importent mais ce qu'ils vous ramènent de vos propres images et de ce qu'elles ont de fondamental. Les livres vous confirment dans votre désir – ils vous permettent d'occuper tout le champ de votre désir. Alors vous lisez beaucoup de livres et c'est toujours le même.⁹ » ❀

* Poète, professeur au Collège de Trois-Rivières.

Notes

- 1 Cette citation et les suivantes sont extraites de *Pour saluer Victor Hugo*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, p. 16-20.
- 2 *James Joyce, l'Irlande, le Québec, les mots*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2006, p. 15.
- 3 *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, Montréal, VLB éditeur, 1976, p. 71.
- 4 *Don Quichotte de la démanche*, Montréal, L'Aurore, 1974, p. 13.
- 5 *Ibid.*, p. 19-20.
- 6 *Ibid.*, p. 21.
- 7 *Ibid.*, p. 22.
- 8 *N'évoque plus...*, *op. cit.*, p. 20.
- 9 *Ibid.*, p. 101-102.

Sylvie Massicotte

AVANT D'ÉTEINDRE

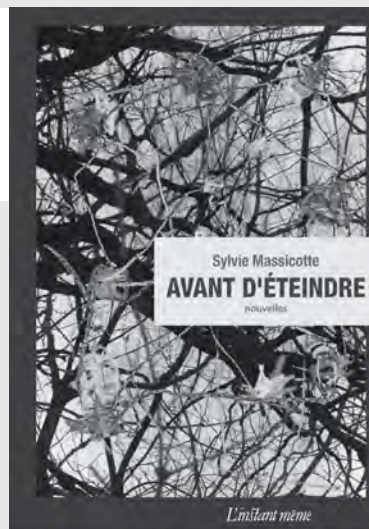


C'est un petit bijou. Sylvie Massicotte est vraiment une grande nouvelliste, c'est une excellente styliste.

Christine Brouillet

*Précis sans être froid, avec des moments d'émotion qui nous attendent au détour, **Avant d'éteindre** donne un aperçu d'une humanité en quête de chaleur et de réconfort, et qui ne baisse jamais les bras.*

Josée Lapointe



L'instant même
www.instantmeme.com

Nouvelles
112 pages
15,95 \$